

Une légende lerptienne raconte qu'ici, dans le feuillage d'un arbre, la vierge serait apparue à une bergère pour lui demander la construction d'une chapelle « si l'on voulait que le fléau cessât (la peste) il fallait bâtir une chapelle à Notre-Dame de Pitié » « donne cette preuve, précisa la Vierge à la bergère, la génisse, qui fait partie de ton troupeau sera très malade demain matin; elle passera pour morte, mais le soir elle sera subitement guérie »... Une épidémie décimait alors les personnes et les troupeaux. En 1751, 108 décès, en 1752, 59 décès... la chapelle porte la date de 1753 !

De vieux lerptiens connaissent encore la souche qui reste de l'arbre des apparitions, au pied duquel poussent les « herbes qui guérissent ».

⑥ Contournez l'étang, après la barrière de bois passez devant une ancienne ferme rénovée, vous arrivez au Pré des kermesses planté d'arbres. Sous leurs ombrages se tenait chaque année, en juin pour la Fête-Dieu, la kermesse paroissiale : le matin on célébrait la messe en plein air, suivie d'un défilé dans les rues du bourg; l'après-midi les enfants des écoles paroissiales présentaient des saynettes et le soir c'était la fête de nuit avec quelques artistes professionnels. A cette première kermesse succédait, quelques jours plus tard, celle de l'Union Musicale avec son bal populaire.

Dirigez-vous vers le château Colcombet. Entrez dans la première cour – c'est un espace public non loué au lycée - Descendez dans le parc du Château par le plan incliné. La boucle du circuit du Minois est bouclée.



**Le château Colcombet**  
Accès au parc par le  
plan incliné

# Les EXPOSÉS

## 1 - L'urbanisation à Saint-Genest-Lerpt

Par Raymond Curtet

La première carte mentionnant Saint-Genest-Lerpt date du XIIIème siècle (1173) Elle a été dessinée pour illustrer le traité signé entre le Comte du Forez et l'Eglise de Lyon, afin de délimiter leurs possessions respectives. Saint-Genest-Lerpt (écrit Lherm), comme Roche-la-Molière, dépend de l'Eglise de Lyon. Jusqu'à la Révolution de 1789 les curés sont nommés par les Chanoines Comtes de Lyon du Chapitre de la Cathédrale Saint-Jean. Conçue à trop petite échelle, la carte ne nous renseigne guère sur l'habitat.

Les siècles passent et au XVIIIème siècle la carte de Cassini localise le bourg et les principaux hameaux. La première représentation précise date de 1805, mais elle ne concerne que la commune de Saint-Genest-Lerpt de l'époque, c'est-à-dire sans Landuzière et Cizeron, mais avec la partie annexée par Villars en 1953.

### 1 - Saint-Genest-Lerpt, de 1805 à 1834

1806, Saint-Genest-Lerpt : 734 habitants (Landuzière 115, Roche-la-Molière 1225).

En 1805 l'habitat est très dispersé : une quinzaine de maisons au bourg, autour de l'ancienne église ; une centaine de bâtiments constituant une quarantaine de hameaux ou fermes isolés.

Le bourg au début du XIXème siècle : une couronne de maisons entoure la vieille église, dont l'entrée est à l'ouest et l'abside à l'est. L'étude des actes notariés révèle une

véritable imbrication des constructions : Jacques Denis possède une pièce située sur une cave dépendant du presbytère. En dehors du centre, deux petites extensions : au nord, sur le chemin qui mène au Minois, et au sud-ouest le long de ce qui deviendra la rue Buisson, au delà de ce qui est la route de Saint-Genest-Lerpt à Roche-la-Molière, par le col de la Chapelle et Vuns.

L'ancienne église du XVème siècle est décalée vers le nord et ne se trouve qu'à 4 mètres de la chapelle de 1753 (d'après le cadastre de 1834) Elle est moins longue et moins large que l'église actuelle ; tout autour d'elle s'étend l'ancien cimetière avec la chapelle de 1753 et, au nord-ouest, s'élève une petite chapelle ossuaire maintenant disparue. Dans les maisons situées au sud de l'église se trouve la « maison curiale » (le presbytère avec son jardin) et la « maison commune » (la mairie).

Au bourg, dans les rez-de-chaussée, sont aménagés des cabarets (cinq avant 1789) et des commerces. Les ateliers d'armuriers, de tissotiers, se mêlent aux logements.

Les trois routes les plus anciennes et les plus importantes sont Saint-Etienne/Saint-Genest-Lerpt, par Côte-Chaude et le Cluzel, Saint-Genest-Lerpt/Roche-la-Molière, par le col de la Chapelle et Vuns et le « chemin des Ports de Saint-Just à Saint-Genest-Lerpt » c'est-à-dire la vieille route du Chasseur (actuellement boulevard du Minois et allée des Bois).

Les cartes postérieures (Beaunier 1813, Fougerat vers 1830 et le plan cadastral de 1834) ne montrent qu'une lente évolution du bourg. L'église a été allongée (9 mètres à l'ouest) et élargie (de 10 à 16 mètres). Sur la rue Buisson de nouvelles maisons sont construites. En 1839 la plus éloignée est celle de Claude Buisson.

Le carrefour routier se complexifie. La « grande route de Saint-Etienne à Andrézieux par Saint-Just » adopte le tracé actuel entre Michon-Dourdel et Saint-Genest. Le Caire, où l'on notait seulement une maison en 1813, commence à se développer grâce au carrefour de deux routes venant de Saint-Etienne. Un petit étang occupait la place de la mairie actuelle.

## 2 - Evolution du bourg de Saint-Genest-Lerpt, de 1834 aux années 1880

a) 1834-1860, démolition des maisons situées à l'est de l'église, pour agrandir la place de l'église :

En 1834 le vieux cimetière qui entourait l'église est abandonné. La municipalité d'André-Thomas Colcombet aménage, bien à l'écart du bourg, le cimetière du Tissot, utilisé à partir de 1834. Mais les anciennes maisons ne laissent, à l'est et au sud, qu'un espace de 5 à 3 mètres de large. Quatre immeubles modestes barraient l'espace. Trois seront démolis à partir de 1856, il faudra attendre 1860 pour voir tomber le quatrième. Ainsi une place, large de 16 à 17 mètres (ouest-est) est dégagée, reliant, au nord la rue Saint-Philibert (boulevard du Minois) à la rue de la Cure : il n'y a pas encore de rue Francis Garnier.

b) 1857, aménagement de la rue de l'église (Gambetta) et de la route de Saint-Genest-Lerpt à Saint-Etienne :

Ce passage ancien doit être, d'une part nivelé, d'autre part bordé de trottoirs.

Côté nord, sur sept parcelles, seules trois sont occupées par des maisons, avec jardin devant, alors que, côté sud, les sept parcelles sont construites avec jardin derrière, dissymétrie que l'on retrouve encore. Le plan de 1857 signale l'existence de trois puits.

c) La place du Caire (place de la mairie, puis place Charles de Gaulle) :

Située en dehors du bourg, elle n'est encore bordée que par une maison, au sud du carrefour de la route du Cluzel, une maison à l'entrée de la rue de Montbrison et par une ferme de l'autre côté de la route.

Un étang-abreuvoir, de 20 mètres sur 35, occupe l'emplacement de la mairie actuelle (la rue Carnot s'est d'abord appelée rue de l'Etang) Une croix est placée devant.

La place va profiter du déplacement du trafic du bourg (boulevard du Minois, rue Buisson, rue de l'Eglise) où la circulation est difficile, vers la nouvelle route « chemin de Saint-Genest-Lerpt à Saint-Etienne » par Dourdel ; trois maisons sont construites à l'ouest, l'urbanisation commence au sud de la place, le long de la route.

d) le bourg, vers 1880 :

Le bourg commence à se souder, à l'est, aux maisons du Caire, ce qui n'était pas le cas en 1834. Au sud-ouest, la principale extension se dessine le long de l'actuelle rue Buisson. En 1838, la maison la plus éloignée de l'église est celle de Claude Buisson. Elle est doublée en 1841.

En 1876, sur les bords d'une rue plus sinueuse que maintenant, trois autres maisons sont construites sur le côté ouest, jusqu'à la rue Victor Hugo, et une quatrième, près du cimetière du Tissot. Aucune maison n'est construite sur le côté est. Un projet de rue transversale, de la rue de la Cure à la rue Buisson, ne se réalisera pas, mais il reste visible dans le parcellaire (rue du Puits de la Combe).

L'évolution future se prépare car de nouvelles rues et places sont dessinées : Francis Garnier, Egalité, Place Neuve (Carnot), rue de l'Etang (Carnot).

— les premiers noms ne seront attribués qu'en 1898. Au niveau de la place Jacquard sont projetées trois rues : Jules Ferry, Victor Hugo, Dorian. Rien n'est encore urbanisé, seul le dessin des parcelles vendues entre la place de l'Eglise et la rue Pasteur, laisse prévoir un développement de l'urbanisation. Au-delà, s'étendent seulement des prairies, quelques maisons isolées situées assez loin du bourg.

Au nord du bourg on ne trouve, après « la propriété des sœurs de Saint-Joseph », qu'un petit bâtiment « servant de mairie, maison d'école et habitation des instituteurs », propriété de la veuve Aglaé Neyron-Colcombet. Des prés clos de murs occupent la Verchère, propriété Colcombet.

## 3 - La transformation du bourg, entre 1880 et 1914

La population agglomérée passe de 1 211 habitants, en 1881, à 2 019 en 1906, ce qui représente 47,67 % de la population totale. En réalité le pourcentage dépasse les 50 % avec la croissance de l'agglomération et Côte-Chaude, liée aux progrès de l'extraction du charbon. A Saint-Genest-Lerpt deux faits majeurs se produisent :

a) la modification de la partie centrale de l'ancien bourg, avec la construction de la nouvelle église :

Les premiers projets remontent à 1872, puis 1890. Les bâtiments anciens se révèlent en effet vétustes et trop

petits. En 1894 un nouveau presbytère est achevé grâce au financement d'Adrien Colcombet. C'est ce dernier qui propose également, en 1896, un plan d'échange entre les terrains qu'il possède, place Neuve (place Carnot) et une parcelle située entre la place de l'Eglise et le presbytère d'une part, et des terrains de la commune, situés près de l'église d'autre part. Mais, étant donné la superficie prévue pour l'église, de nouvelles acquisitions (4 parcelles) sont nécessaires, ce qui sera fait « à la hussarde » le dimanche 28 février 1898. La première pierre est posée le 22 avril 1900 et l'église nouvelle est bénie le 8 septembre 1901. La sacristie reste à construire et les flèches des clochers demeureront à l'état de projet.

L'église nouvelle est plus grande que l'ancienne : 47 mètres de long, contre 27, et 27 mètres de large contre 15, ce qui rétrécit la place de l'Eglise. De plus, elle est décalée vers le sud où est ouverte la rue Bonnardel (qui remplace la rue de la Cure) 7 à 10 mètres de large, contre 2 à 5 mètres auparavant. De nouvelles maisons se construisent au sud.

Une rue nouvelle apparaît, de la place de l'Eglise à la place Carnot. La famille Colcombet souhaitait qu'on l'appelle rue « Saint-André » (les Colcombet s'appelaient successivement André et Adrien) mais elle prendra le nom de Francis Garnier. Des maisons de passementiers, en pierre, sont construites sur les deux côtés, ainsi que sur la place Neuve.

b) entre 1880 et 1914 l'urbanisation s'étend vers le sud et le sud-est, sur des terrains appartenant aux Colcombet :

La rue Buisson est construite à partir de 1898-1900. Les nouvelles maisons de passementiers combinent pierre, brique et tyrolienne ; progrès de l'urbanisme également sur la rue de la République, la rue Antoine Bonhomme etc. Toujours à l'arrière, les tènements sont occupés par des jardins, ce qui aère l'ensemble.

Sur la place du Caire, à la place de l'abreuvoir, est construite, en 1882-1883, la nouvelle mairie et école publique de filles, car il faut bien, d'après les lois Jules Ferry prévoir cette école. En 1896 le premier bureau de Poste s'installe, en face.

Sur la route de Saint-Etienne, côté est, une enfilade de maisons en pierre s'allonge progressivement sur des terrains, en grande partie Colcombet. L'occupation est plus discontinue et plus variée sur le côté ouest où subsistent des hangars. Place Jacquard, la rue Dorian devient le point de départ de la nouvelle route de Roche-la-Molière. C'est par la « grande-rue » qu'arrivera le tramway à vapeur, le 4 décembre 1907.

L'extension du bourg rend nécessaire, à partir de 1901-1902, l'attribution de noms aux rues et de numéros aux maisons (pensez aux facteurs !...) Le choix de ces noms ne sera pas sans créer des combats politiques ; les célébrités républicaines ne seront pas oubliées : Carnot, Gambetta, Ferry, Hugo...

#### 4 - la stagnation, de 1914 à 1950

La première guerre mondiale fait 121 morts et de nombreux blessés dans la population active. Située loin des zones de combat, la commune n'a pas de problème de

reconstruction. Cependant les difficultés économiques sont grandes pour la principale activité : la passementerie. Saint-Genest-Lerpt traverse une période de stagnation. De 4 554 habitants en 1921, la commune tombe à 4 238 habitants en 1936.

La faiblesse des moyens financiers explique le peu d'importance des constructions nouvelles. En 1934, avec un style inspiré du modern-style, est bâtie 2, rue Gambetta, l'immeuble Momein où va s'installer la Poste ; rue Buisson, la famille du Père Chaize double la surface de son immeuble. Quelques parcelles inoccupées, le long des principaux axes, sont bâties. Mais, faute d'entretien, le bâtiment urbain vieillit mal. La crise de 1929 et des années 1930, la seconde guerre mondiale, empêchent une véritable croissance.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les besoins en logements, dans toute la France, sont considérables : le retard de la construction depuis la crise des années 1930, la vétusté de nombreux immeubles mal entretenus, créent des conditions de vie difficile alors que la population augmente avec la reprise de la natalité. Dans les grandes villes la solution a paru être celle des « grands ensembles collectifs » mais, très vite, les politiques d'urbanisme ont privilégié la « maison individuelle ».

L'influence des lotissements sur la démographie est difficile à mesurer. Une partie du centre perd de sa population au profit des lotissements. Y a-t-il apport d'une population nouvelle ? les recensements montrent que de 1946 (4 571 habitants) la population passe à 5 435 habitants en 1999, soit un gain de 23% en 53 ans. Les lotissements en sont en grande partie responsables, mais leur développement a mis en évidence la nécessité de la revivification du bourg.

## 2 - La chapelle Notre-Dame de Pitié

Par Claudia Curtet

**1 - La dévotion à Notre-Dame de Pitié** est très ancienne à Saint-Genest-Lerpt et remonte certainement plus loin dans le temps que les documents dont nous disposons. Les piétras apparaissent dès le XV<sup>ème</sup> siècle.

En 1614 il y a dans l'église deux chapelles privées, vouées à Notre-Dame de Pitié. 1629-1630 : la peste frappe la région stéphanoise, la « contagion » est signalée dans les cahiers paroissiaux. En 1658 une seule chapelle, dans l'église, est vouée à Notre-Dame de Pitié « avec une messe par an ».

En 1714, Laurent Boyer, curé et archiprêtre de Saint-Etienne, bénit, dans le cimetière, une chapelle réparée que l'on voue à Notre-Dame de Pitié. C'était la chapelle ossuaire non vouée, signalée en 1614.

En 1753, à la suite d'une épidémie meurtrière, les habitants construisent une chapelle bénie le 14 septembre : « l'an mille sept cent cinquante trois, la chapelle de Notre-Dame de Pitié dans le cimetière a été battie par les soins de M. Champier, vicaire, et a été benitite par M. Durelle, curé de la paroisse et archiprêtre substitué de Saint-Etienne, le 14<sup>ème</sup> 7<sup>bre</sup> jour de la fête » (Durelle curé archiprêtre subst).

**2 - La chapelle : présentation.** On peut voir cette petite construction, sans style, coincée entre l'église et l'école Notre-Dame.

Sur le côté sud de la chapelle deux œils-de-bœuf, maintenant aveugles, permettent d'en attribuer l'édification au

XVIII<sup>ème</sup> siècle, ce qui est confirmé par la date gravée à droite de la porte d'entrée (1753). Faisant pendant à cette date, 1972 rappelle la dernière transformation de la chapelle (escalier porche, sas d'entrée et muret). L'accès a été de nouveau modifié en 2004. En haut, de chaque côté de la porte, se trouvent deux pierres sculptées de réemploi, très usées comme celles de la Maison Carrier à Yuns.

L'intérieur de la Chapelle est sombre ; en 1935 le curé Fournel fait percer, pour l'éclairer un peu, une fenêtre avec vitrail (Mauvernay) de chaque côté de la nef. On peut voir en entrant quelques ex-voto ainsi que deux fragments du rétable en marbre (attribués à Faish) qui ornaient le chœur avant la restauration menée par le curé Montagny en 1972.

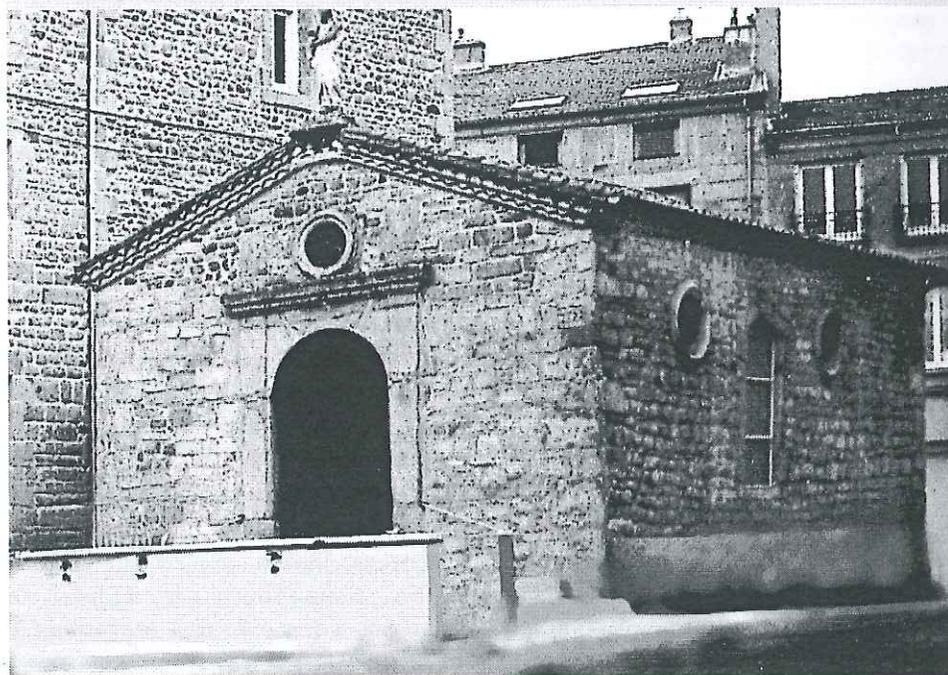
Les murs de la nef et du chœur ont alors été peints par un peintre d'origine russe Nicolai Greschny : deux scènes du Nouveau Testament et figures de l'Ancien Testament. Remarquer, à gauche, sur le mur et près de la table de communion, deux pierres funéraires : curé Robin et curé Théophile. Dans une niche ovale est placée la statue en bois de Notre-Dame de Pitié. En 1998, M. le Curé Fenon en confie la restauration à Franck Bistochi. En enlevant l'enduit brunâtre, celui-ci a sans doute retrouvé les couleurs d'origine de la statue du sculpteur Jean Mathelin donnée vers 1860 à la paroisse par Monsieur Thuillier, premier préfet de la Loire. Sous l'autel, le « Christ au Tombeau » (en plâtre) a été acheté en 1830.

Bâtie par les habitants en 1753 avec du matériel de réemploi, et sans fondations, la chapelle s'est révélée bien fragile. En 1766, la voûte et l'arc sont à reconstruire et il en sera ainsi, régulièrement, fin XVIIIème et XIXème siècle. Au XXème siècle d'autres réfections importantes sont entreprises. Malgré la déformation des murs de la nef, la chapelle tient debout.

**3- Le pèlerinage:** Le 1er mars 1836, le curé Chomarat obtient de Rome un « Rescrit du Bref de Notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI concernant la fête de Notre-Dame de Pitié le 14 septembre » Le Rescrit donne les modalités du Pèlerinage et des indulgences associées.

Le pèlerinage se développe très vite. Les pèlerins affluent des communes voisines pendant toute la neuvaine; des marchands s'installent devant l'église près de la chapelle. Nous n'avons aucune date du début de la procession (en 1891, le maire Odouard prend le premier arrêté fixant le parcours de la procession, installation et déroulement des activités foraines). Tous les saints patrons honorés dans la paroisse étaient présents. La Vierge parée de sa couronne, de son manteau, de son voile et de ses bijoux arrivait la dernière. Aujourd'hui, les saints ne sortent plus, la procession est plus courte et se déroule le dimanche qui précède le 14 septembre.

La chapelle Notre Dame de Pitié



Citernes de stockage d'eau du château Colcombet  
Aujourd'hui détruites et comblées



Lavoir du parc du Minois  
détruit lors de la construction  
des cuisines du lycée hôtelier

## Le BOIS DES SOURCES avec ses hêtres pourpres



Le centre équestre du PORTAIL ROUGE

## 3 - Les églises de Saint-Genest-Lerpt

Par Raymond Curtet

### Ancienne église : XV<sup>ème</sup> siècle, dédiée à Saint-Genest

Connue surtout par les visites pastorales (1614 - 1658) et par le registre de Fabrique<sup>(1)</sup> pour les réparations après 1743, l'église était décalée vers le nord par rapport à l'église actuelle et orientée correctement, c'est-à-dire l'abside à l'est et l'entrée à l'ouest.

A l'intérieur ont existé diverses chapelles dont certaines dédiées à Notre-Dame de Pitié. A l'extérieur elle était entourée par le cimetière. Une petite chapelle ossuaire était au nord-ouest. En 1753 est construite, par l'abbé Champier, la chapelle Notre-Dame de Pitié. L'église est agrandie au XIX<sup>ème</sup> siècle, la façade étant environ neuf mètres plus à l'ouest. Un bas côté la flanque au nord.

### Eglise actuelle : Dédiée à Notre-Dame de Pitié

Adrien Colcombet propose sa construction en octobre 1872. Pendant dix-huit ans rien n'est fait. Les négociations reprennent en 1890. La première pierre est posée en avril 1900 mais l'église n'est bénie qu'en septembre 1901. Pour une meilleure ouverture sur le bourg, qui s'est développé à l'est, c'est là que l'on place l'entrée<sup>(2)</sup>.

L'architecte Boulin propose au curé Fahy et à la Fabrique<sup>(1)</sup> le plan d'une église romano-byzantine qu'il avait construite à Tunis. Il rompt ainsi avec la tradition qui, d'après l'abbé Prajoux, « peuplait nos campagnes d'églises gothiques ». La façade présente deux niveaux. A la base, au centre, l'entrée comporte quatre colonnes avec trois arcs romans.

Elle est encadrée par deux fenêtres également romanes comme toutes celles de l'église. Au deuxième niveau une loggia centrale est également encadrée par des fenêtres trilobées, mais plus hautes. Une rosace avec vitraux éclaire l'intérieur. Au-dessus de la loggia un fronton triangulaire porte une niche abritant Notre-Dame de Pitié. La sculpture sera renversée par une violente tempête le 28 janvier 1910 et remplacée plus tard par une simple croix byzantine.

Deux clochers surmontés d'un toit pyramidal portant un clocheton et une croix étaient prévus. Seul le clocher nord sera réalisé, mais sans la partie supérieure. Nef centrale, nefs latérales, transept et abside subiront peu de changement : fenêtres trilobées, rosaces aux solides nervures de pierre sont encore présentes. Manquent à l'appel les anges qui devaient décorer les frontons triangulaires entre clocher et transept, et le troisième clocher qui devait surmonter la croisée du transept.

1- Fabrique : Conseil qui administrait les biens d'une paroisse avant la séparation de l'église et de l'Etat en 1905.

2- Orientation inverse de l'ancienne église et non conforme à la tradition qui veut que le cœur soit dirigé vers le pays où a vécu le Christ.



L'église ancienne XV<sup>e</sup> siècle  
Le monument qui se détache en blanc ci-dessous est le 1<sup>er</sup> érigé en remerciement à Jean-Baptiste Buisson, inauguré en mai 1889.

Des croix ont été placées sur toutes les avancées triangulaires, ce qui fit dire par le représentant de l'archevêque « cet architecte est donc de la famille des crucifères ».

Le chœur demi-circulaire est éclairé par de hautes fenêtres. Il est placé au début de la descente du plateau ce qui explique qu'il ait subi directement les failles liées à l'exploitation minière. La sacristie ne sera construite qu'en 1922-1923 (une sacristie provisoire avait été installée dans l'église).

Les critiques n'ont pas manqué : dès 1901 le représentant de l'archevêque notait que « les éperons qui soutiennent la poussée de la grande coupole du milieu de l'église sont trop faibles ». Le successeur du curé Fahy, le curé Moro, regrettait qu'on ait construit une église « si haute, en pays si élevé, où les froids durent si

longtemps ».

Menacée par les failles dues à l'extraction minière<sup>(3)</sup> l'église fut fermée de septembre 1955 à mai 1958 afin d'être consolidée.

L'intérieur : église romano-byzantine les éléments d'architecture sont les arcs romans des nefs, les voûtes en plein cintre des nefs latérales et les coupoles de la nef centrale. Les colonnes sont surmontées de chapiteaux mais seuls quelques uns ont été sculptés, dans le style corinthien, dans l'abside. Des chapelles avec autel sont aménagées dans les bras du transept ; celles qui avaient été prévues dans les deux nefs latérales ne seront jamais réalisées. Seul le transept sud a été doté d'une tribune, prévue également au nord (voir la base des arcs) elle ne sera pas réalisée. L'aménagement intérieur sera continu.

3- Pour la première fois en France, à partir de 1932, les mines de la Loire ont recours au « foudroyage » lorsqu'une galerie est abandonnée. Au lieu de remblayer, on se contente d'enlever les bois qui soutiennent le plafond de la galerie.

L'autel majeur actuel offert par Madame Adrien Colcombet en 1909 représente la déposition de croix et, sur les côtés, les deux saints patrons, Saint Genest et Saint Barthélémy. L'ancien autel est déplacé dans le transept droit où il faut admirer la statue de la « Vierge à l'enfant » : au XVII<sup>e</sup> siècle le sculpteur lyonnais Antoine Coysevox réalise une statue, placée à Lyon rue du Bât d'Argent. Cette statue connaît un vif succès et fera l'objet de nombreuses reproductions, celle de Saint-Genest-Lerpt (dont on ignore le nom de l'auteur) est certainement l'une

des plus belles. Copie d'époque, cette œuvre d'art, qui conserve une valeur historique, est classée aux Monuments Historiques.

A souligner et à admirer également l'orgue actuel, du facteur d'orgue A.Sals, dont la splendeur musicale prend toute sa valeur lors du festival annuel des « Musiques d'Automne ».

SAINT-GENEST-LERPT rue Gambetta



## 4 - Les maisons de passementiers

Par Claudia et Raymond Curtet

### Historique de la passementerie :

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle l'artisanat textile (tissotiers ou rubaniers) est associé au travail agricole comme le sont la forge, la clouterie et l'armurerie(\*) La seule concentration notable d'ouvrières du « textile » a pu être décelée à La Réardière. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, surtout à partir de 1830, la passementerie (on devrait dire la rubanerie) prend son essor occupant, souvent totalement, couples et enfants majeurs.

Les maisons groupées autour de l'église sont en partie démolies et le bourg s'étend le long de la rue Buisson d'abord, puis de la rue Gambetta qui conduit à la place du Caire (Charles de Gaulle) et de la rue Francis Garnier. Alors que les plus vieilles maisons sont basses et peu adaptées au travail du textile, apparaissent bientôt des maisons faites pour le travail des passementiers.

L'essor de la passementerie est continu dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle et atteint son apogée vers 1900-1910. Le bourg s'allonge surtout en direction

du sud, le long des rues Francis Garnier, Egalité, rue de la République et rue Antoine Bonhomme. Sur ces axes dominant les maisons de passementiers.

Si l'on se rappelle que Saint-Genest-Lerpt faisait travailler jusqu'à quatre ou cinq cents métiers vers 1890, avec un maximum de huit cents vers 1910, on peut au minimum estimer que 150 à 200 maisons abritaient des métiers (à raison de deux ou trois par fabrique).

Comment ceux qui n'ont pas pour repère le souvenir des métiers, qui « barraient » encore vers 1950, peuvent-ils s'imaginer, aujourd'hui, le bruit de cet artisanat textile ?

(\*) c'est le système que Goubert appelle : « paysan plus » (cf « la vie quotidienne au dix-septième siècle »)

Rue Buisson : Maison de Claude Buisson



### Jardins, maisons et fabriques :

Si l'on observe trois rues parallèles : Boivin, Egalité, Buisson, on trouve du côté « est » l'alignement de maisons de passementiers, en général mitoyennes et, à l'arrière, les parcelles rectangulaires des jardins. Partout s'opposent les maisons côté rue principale et les jardins en arrière, clos par des murs de pierre.

Sur la rue, les façades en pierre de taille présentent au rez-de-chaussée des appartements généralement composés de deux pièces, dont l'une sert de cuisine et de salle à manger, l'autre de chambre à coucher. La première ouvre sur l'extérieur par une porte-fenêtre. Maintenant elles ont presque toutes été remplacées par des fenêtres et l'appartement s'ouvre alors par une porte percée dans l'escalier. Quelques portes-fenêtres subsistent cependant, par exemple sur la place Carnot ou à l'extrémité de la rue de l'Egalité côté ouest et rue Buisson.

Les dimensions des maisons sont conditionnées par la surface nécessaire pour un métier, à savoir six mètres par deux mètres cinquante. Leur largeur varie en fonction du nombre de métiers (deux mètres cinquante par deux s'il y a deux métiers, soit cinq mètres etc). En plus s'ajoute une place pour les « rouets » ou « canetières » La profondeur des maisons est d'environ douze mètres (six mètres pour la fabrique plus six mètres pour le logement). Dans ces conditions, les pièces donnant sur la rue sont longues (six mètres) et relativement étroites (deux mètres cinquante). Les plafonds des

fabriques ont plus de quatre mètres de haut car il faut installer au-dessus du métier les « raquettes » (ou cartons perforés). L'examen des fenêtres donnant sur les jardins reste révélateur pour un œil averti. Cependant d'importantes modifications sont intervenues avec la totale disparition du travail des fabriques.

D'une façon générale les ouvertures sont très allongées. Le travail de la soie, textile très sensible aux variations de température et d'humidité, imposait la quasi-fermeture des ateliers, mais nécessitait beaucoup de lumière que le dégagement des jardins favorisait. Aujourd'hui, les fenêtres à cadre en bois ou en PVC sont devenues la règle. Elles peuvent être plus petites ou comprendre une imposte vitrée. Certaines ont conservé les dimensions primitives. L'usage de volets roulants ou de volets pliants s'est répandu. Les fenêtres sur rue ont connu le même type d'évolution.

Les hameaux les plus importants, Trémoulin surtout, mais aussi Landuzière, Le Chasseur, ainsi que la partie lerptienne de Côte Chaude, avaient des fabriques et comme au bourg on peut en retrouver le souvenir.

## 5 - Les écoles privées

par Raymond Curtet

Jusqu'à la Révolution l'enseignement est abandonné aux curés des paroisses pour les garçons, aux sœurs pour les filles. L'Etat n'intervient pas ou peu. C'est à partir de Napoléon 1er avec la création des lycées que l'Etat prend vraiment en main l'instruction, mais qui n'intéresse qu'une fraction très limitée de la population scolaire.

Saint-Genest-Lerpt, grâce à l'aide accordée, en particulier par la famille Colcombet, dispose dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle d'une école de filles gérée par les sœurs de Saint-Joseph, installée près de la Chapelle (à l'emplacement de la salle Pinatel, rue Bonnardel). En octobre 1857 une école catholique pour les garçons est également ouverte dans un immeuble avec cour et jardin de la famille Colcombet (boulevard du Minois). « Elle a fonctionné trente trois ans pour le plus grand bien de la population ». La veuve d'André-Antoine Neyron et son fils, Adrien Colcombet, font donation à la commune des bâtiments, dont une partie sert aux bureaux de la Mairie. Deux conditions : rente viagère versée à Madame veuve Aglaé Colcombet, d'une part et, d'autre part, l'école sera gérée par des représentants de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Si cette clause n'était pas respectée, la commune devrait payer 6 000 francs.

Ce système fonctionne. 33 ans jusqu'aux lois Ferry de 1891-1892. Les huit frères se retirent définitivement le 7 janvier 1890. L'école du Boulevard du Minois devient école laïque ; la commune verse les 6 000 francs ! Il n'y a donc pas de confiscation par la commune, mais respect intégral de la donation. Saint-Genest-Lerpt n'a donc plus d'école libre de garçons après 1890.

Cependant André-Marie Colcombet (fils d'Adrien) acquiert, en 1912, la maison de la veuve Cizeron, au début de la rue Buisson. Les bâtiments sont prêts pour accueillir une école de garçons le 24 novembre 1912. Il faut toutefois attendre le 3 janvier 1913 pour que les premières classes s'ouvrent. Immeuble, mobilier, maîtres, sont payés par la famille Colcombet. Depuis l'école est restée active. Elle quittera les locaux insuffisants pour occuper le bâtiment des sœurs de Saint-Joseph, aujourd'hui réparé.

École privée et chapelle Notre Dame de Pitié



## 6 - La Mairie de Saint-Genest-Lerpt et les écoles publiques (filles et maternelle)

Par Raymond Curtet

Lorsqu'en 1790 est élue la première municipalité il fallut trouver une salle de réunion et un bureau. N'ayant pas de ressources suffisantes pour acheter, il fallut louer. Il semble que la première « maison commune » se situait dans la rue Eugène Bonnardel actuelle, mais aucune précision n'est fournie.

Plus tard, le conseil municipal se réunit dans une petite maison louée aux Colcombet où se trouve l'école confessionnelle de garçons. Le Conseil est aidé par « un employé aux écritures » qui devient « secrétaire de mairie » en 1817. Mais le Conseil n'a pas les moyens de se doter d'une mairie. Le Maire, André-Thomas Colcombet (Maire de 1830 à 1848) le regrette. Bureau et salle de réunions se trouvent dans l'école privée de garçons, boulevard du Minois.

En 1848 le nouveau maire Cholle décrit une cohabitation inconfortable entre salle de classe et mairie, des classes devant être déménagées pour permettre des réunions.

En 1848, Aglaé, la veuve d'André-Thomas Colcombet, sous l'impulsion de son fils Adrien, fait une curieuse donation à la mairie. Les bâtiments d'école et leur annexe sont « donnés » à condition de verser jusqu'à la mort d'Aglaé une rente annuelle de 300 francs. De plus, la classe de garçons (privée) continuera toujours à être faite par les Frères de la doctrine

chrétienne. Au cas où la classe serait dirigée par des laïques, sans autorisation de la famille, la commune devra verser 6 000 francs. Curieuse donation qui coûtera à la mort d'Aglaé 12 000 francs. Après plusieurs hésitations la commune, qui a accepté la donation fera construire un étage de plus qui ne s'achèvera qu'en 1869.

Après la guerre de 1870 il faut faire construire une troisième classe car la population scolaire de garçons a augmenté. Pour « remédier » à cet état de chose, le 17 mai 1874 le Conseil estime qu'il faut absolument que la Commune construise une mairie. Mais aucune solution n'est trouvée. Pendant la municipalité de M. Larcher-Faure (1874-1879) c'est le silence complet. Le nouveau maire M. Madinier est autorisé à reprendre le problème le 15 juin 1879. Mais en ce qui concerne l'école le problème change de nature. Jusque là Saint-Genest-Lerpt n'a pas d'école publique de filles. Les Sœurs de Saint-Joseph, avec des subventions de la mairie pour les enfants pauvres, et les versements des familles, assurent l'éducation des filles. Le Maire demande au Préfet la constitution « d'une école communale de filles » payante. Puis le conseil municipal revient en arrière, les ressources de la Commune ne permettant pas de faire construire une nouvelle école.